Comme je l'ai déjà indiqué, les collaborateurs de l'ouvrage ont été recrutés dans neuf pays différents. Naturellement, pour la plupart il s'agit d'Américains ou d'Anglais, mais les autres textes ont tous été traduits par les soins de rédacteurs de la Princeton University Press, aux ordres d'Harriet Anderson. Il en est résulté, entre des contributions venues de tous les coins du monde, une certaine uniformité qui n'est pas pour déplaire et qui permet au lecteur de se retrouver sans difficulté dans des notices d'une longueur qui va de quelques lignes à quelques pages (ainsi Rome, par exemple, ou Athènes, ou encore Antioche ou Sardis).

Cela n'exclut naturellement pas que, dans l'ensemble, il puisse y avoir dans les 3 000 articles que contient l'*Encyclopédie*, des lacunes et peut-être des erreurs. On finira par s'en rendre compte à l'usage, mais il est peu probable qu'il y en ait beaucoup, tant les éditeurs ont pris des précautions pour éviter ces risques, en choisissant avec soin leurs collaborateurs parmi les spécialistes ayant travaillé sur place. Un coup d'œil à la liste de noms publiée en tête de l'ouvrage permet de se rendre compte que les auteurs des notices sur tel ou tel site sont le plus souvent les gens mêmes qui les ont fouillés ou qui tout au moins ont le plus contribué à les faire connaître. S'il y a des exceptions à cette règle, c'est sans doute parce que les éditeurs ont parfois dû rencontrer des difficultés à se mettre en communication avec les personnes indiquées. C'est ce qui apparemment explique le fait que les notices sur les colonies de la rive septentrionale de la mer Noire (y compris la Crimée et la Péninsule de Taman) ont tous été rédigés (excellement, il faut se hâter de le dire) par Marie-Louise Bernhard et S. Sztetyllo. C'est aussi ce qui explique, à n'en pas douter, l'absence dans l'*Encyclopédie* de sites aussi importants qu'Anchialos, Dionysopolis et Odessos, ou l'absence dans la liste des contributeurs des noms de la plupart des archéologues bulgares, à l'exception de Vélisar Velkov.

Pour finir, je voudrais signaler au lecteur un article d'un intérêt exceptionnel, qu'il mettrait peut-être quelque temps à découvrir tout seul. C'est de la voix *Shipwrecks* que j'entends parler, qui présente — toujours par ordre alphabétique — les noms des ports modernes au large desquels on signale l'existence de bateaux échoués depuis l'antiquité, chargés de céramiques ou de marbres. Depuis les navires de Nemi et l'épave du Grand Congloué, les découvertes de ce genre se sont multipliées à vue d'œil et c'est à leur nombre en continuelle augmentation qu'on peut le mieux mesurer les progrès de l'archéologie sous-marine au cours des derniers cinquante ans.

D. M. Pippidi

John Boardman and John Hayes, *Excavations at Tocra 1963—1965* The British School of Archaeology at Athens, Thames & Hudson : *The Archaic Deposits I*, Supplementary volume no. 4, 1966, 170 p. et 80 figs. dans le texte + 105 pls. £ *6.50*; *The Archaic Deposits II and Later Deposits*, Supplementary volume no. 10, 1973, 126 p. et 50 figs. dans le texte + 54 pls. £ *12.00*.

Les fouilles entreprises entre 1963—1965 près du village de Tocra, en Cyrénaïque, par les membres de l'Ecole Britannique d'Archéologie d'Athènes et sous les auspices du « Libyan Departement of Antiquities (Eastern Section) », ont fait sortir de terre une partie des ruines d'une colonie grecque (Taucheria ?), fille de Cyrène. Le matériau archéologique, surtout céramique, est d'un intérêt exceptionnel. Récolté seulement en trois saisons de fouilles, il comprend presque 2600 pièces significatives, dont un nombre assez élevé de vases entiers ou restaurés, John Boardman pense qu'il s'agit de « deposits of votiv material incorporated in successive fills of sand behind and over the wall », en rapport avec un possible sanctuaire (de Démétra ?).

Au groupement céramique participent les principales catégories illustrant l'époque (dernier quart du VIIe siècle — les années 520/510), à l'exception du Fikellura et des fabriques de Clazomène, absences notables quant à la question des origines et des liens commerciaux de la population de cette colonie, et en contraste avec l'abondance de ces groupes dans d'autres villes d'Afrique du Nord, telles que Naukratis ou Tell Defenneh. En échange, la présence de la céramique cycladique (les auteurs ont gardé le terme de « mélien ») est propre au site de Tocra. John Boardman souligne les affinités entre certaines catégories du style des Chèvres Sauvages apparues à Tocra et les découvertes faites dans les villes pontiques. Pour certaines de ces catégories comme le chiote, la provenance n'est pas sujet de dispute. Pour le « rhodien », je dirais que les deux auteurs n'aient pas complètement échappés au préjugé si puissamment implanté par M-me Kardara.

La publication des matériaux est exemplaire. Les deux volumes portent la « griffe » de plusieurs rapports de fouilles de l'Ecole Anglaise, et surtout de ceux dirigés par John Boardman. Les auteurs ont gagné la gageure d'éditer dans deux volumes *in 16°* (pas plus de 300 pages de texte) tous les matériaux significatifs, en rédigeant un catalogue complet. Les principaux groupes sont introduits par un texte très sobre. L'illustration est pratiquement complète. Si l'on ajoutte à ces qualités d'économie, la parfaite maîtrise de la matière et la distance maintenue par les auteurs pas seulement face aux documents, mais aussi par rapport à leurs propres idées, voilà quelques traits de ce beau travail. En ce sens, il est très agréable de suivre avec John Hayes, celui qui a eu « la part du lion » dans l'ouvrage, la céramique, l'évolution de sa pensée au cours du travail. Ancien élève de Cambridge, John Hayes du Royal Ontario Museum de Toronto, se situe toujours sur la position de celui qui juge et choisit, prêt à revenir sur ses pas, ayant le sens très aigu du diagnostic. Les chapitres sur la céramique des deux volumes, apparus à un interval de 7 années l'un de l'autre, forment une sorte de « journal » du progrès des études céramologiques.

Pour les deux auteurs, les matériaux de Tocra ont une valeur substantielle pour la chronologie de l'époque, en raison de leurs positions dans la stratigraphie du site. En effet, les éléments fermes d'une chronologie générale du VIes. — surtout de sa première partie — sont peu nombreux. E. Walter-Karydi, *Samos* VI 1, pp. 97—98, a dressé une liste des contextes archéologiques (surtout des tombes), qui peuvent servir de point de répère. Ils sont peu nombreux, et ne touchent qu'aux catégories periphériques. La situation est aggravée du fait signalé par M-me Karydi, à propos des nécropoles de Rhodes : « Auch die in Clara Rhodos publizierten Grabfunde kann man nicht berücksichtigen, denn sie sind nicht zuverlässig : die Fundlisten der Gräber im Grabungstagebuch, im Museumsinventar und in Clara Rhodos weichen in vielen voneinander ab, wie mir I. Zervoudaki mitteilte ». Le signale d'alarme donné par M-me Karydi me semble d'une gravité exceptionnelle, du moment où certaines conclusions sur la chronologie de la céramique des VIIe—VIe s. reposent sur les contextes de Rhodes. Une enquête sur les fouilles de Rhodes s'impose donc, d'autant plus qu'ici ont été fouillées les seules nécropoles du monde grec oriental.

La question est donc si la stratigraphie de Tocra pourrait fournir quelques nouveaux points de répères. Je m'empresse de noter mon impression : c'est qu'en effet cette stratigraphie ne saurait être à l'abri de toute critique. Il me semble qu'aucun niveau marqué sur les coupes ne soit parfaitement assuré.

Ainsi donc, d'après la coupe B—B, *Tocra* I, fig. 6, la couche 8, qui remplit le fossé pour le mur α, pénètre aussi sous la base de ce mur ; le niveau sur lequel repose cette couche ne conserve pas de restes *in situ*. Les constructions

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

k n'ont pas été tirées au clair et l'ensemble en torchi n'a pas été mis au jour (fig. 5, coupe A—A ; sur la coupe E—E il est figuré sans niveau de construction). La couche 9 recouvre les constructions ζ et γ (coupes A—A, B—B, moins clair sur D—D). Elle fut donc installée après la tombée en ruines de ces constructions, et l'explication à propos de leur fonction me semble plutôt littéraire. La couche 10 se fait voir sur toutes les coupes et semble avoir eu le rôle d'un remblai (certainement pas de sol végétal antique, du moment où elle est pleine de tessons). Malheureusement, le sol vierge ou le rocher n'est indiqué que sur un coin de la coupe B—B. Est-ce parce que la fouille n'a pas été achevée? Et pourquoi les couches 9—11, antérieures à l'errection du mur α, ne seraient-elles point des remblais, du moment où rien de certain n'atteste l'existence de véritables niveaux d'habitations?

Aussi la céramique récoltée de ces couches ne me semble-t-elle homogène. Car aux difficultés que connaît maint fouilleur d'obtenir le matériau d'une couche non mélangé à celui des couches contingentes (de ce point de vue, c'est plutôt la céramique récoltée dans les dépôts fermés, comme les fosses, les citernes, les puits, les tombes, qui est plus assûrée) à Tocra sont venues s'ajoutter les imperfection de la fouille, trop réduite pour aboutir à une stratigraphie intelligible. Il me semble donc que les dépôts de Tocra ne sauraient encore être utilisés à l'édification de la chronologie de l'archaïsme.

Petre Alexandrescu

ALEKSANDRA WĄSOWICZ, *Olbia pontique et son territoire. L'aménagement de l'espace*, Centre de recherches d'histoire ancienne, vol. 13, Annales littéraires de l'Université de Besançon, Paris, Les Belles Lettres, 1975, 252 p. et 131 figs.

Les questions relatives à la naissance des territoires agricoles des colonies grecques et de la pénétration hellénique ont été étudiées depuis longtemps sur le littoral nord-pontique. Les archéologues soviétiques ont, de ce point de vue, une certaine antériorité dans le temps par rapport à leurs collègues occidentaux, qui semblent s'interesser surtout ces dernières années à ce qu'ils désignent, avec une expression « most faishenable », *l'organisation de l'espace*. Déjà avant la guerre l'équipe d'Olbia avait réalisé certaines prospections sur le territoire autour de cette colonie et autour de Berezan. Après guerre, I. Fabritius (1951) et F. M. Stitelmann, en collaboration avec N. Rabičkine (1956), avaient poursuivi cette recherche, sur le littoral ukraïnien de la mer Noire et surtout le long des limans du Boug et de Berezan. Plus de 100 sites agricoles ont été portés sur la carte. Malheureusement les connaissances concernant la *chora* olbienne n'ont pas dépassé le stade de ces prospections, car elles n'ont pas été suivies de fouilles systématiques. On aimerait avoir une image d'ensemble d'un tel établissement agricole (la distribution des habitats, les rues, le type de ferme), et une chronologie du processus de constitution du territoire.

La topographie de la ville elle-même est partiellement éclaircie. Deux grands quartiers ont été fouillés déjà depuis la première guerre, le temenos et l'agora, et un quartier d'habitation contingent. Les résultats ont été publiés dans le volume collectif *Olbia* (1964) et dans l'ouvrage de S. Kryžickij, *Les ensembles d'habitation de l'antique Olbia*, IVe—IIe s. av.n.è. (1971, tous les deux en russe). Ces deux ouvrages représentent une importante contribution à la connaissance de cette colonie. Je ne dirais pas autant de deux autres, qui devraient faire publiques les résultats des longues fouilles poursuivies dans les nécropoles, initiées presque au début du siècle par B. Farmakovskij. Je fais allusion à Y. I. Kozub, *La nécropole d'Olbia. V^e—VIe s.av.n.è.* (Kiev, 1974), et M. Parovič-Pešikan, *La nécropole d'Olbia à l'époque hellénistique* (Kiev, 1974). Nos connaissances sur la topographie olbienne ont été sensiblement enrichies grâce aux travaux du regretté A. Karasiov, qui a réussi à reconstituer le réseau routier entre Olbia et son « Hinterland ». A défaut des photographies aériennes, qui pourraient donner des indications surprenantes sur Olbia, A. Karasiov a travaillé d'après les anciennes cartes du siècle passé. Enfin, il faut souligner l'importance des recherches complexes sur la matrice géomorphologique de la région et sur les variations du niveau des eaux de la mer, depuis la préhistoire jusqu'à nos jours. Une hausse de la mer, appréciée à 7—8 m, aurait produit des modifications sensibles sur le contour du littoral, selon la pénétrante étude de K. K. Chilik, publiée dans le récent recueil *Olbia* (Kiev, 1975, en russe, avec résumé anglais).

Toutes ces longues et précieuses recherches semblaient donc être mûres pour une synthèse à l'usage des archéologues occidentaux, et il faut reconnaître qu'Aleksandra Wasowicz ait eu le sens de l'opportunité en écrivant ce livre. La masse des études sur Olbia est assez considérable, éparpillées dans nombre de petites publications russes et soviétiques, dont certaines très rares sinon inaccessibles. Aleksandra Wasowicz a dû faire un effort considérable afin de rassembler tout ce matériau, et de le mettre en ordre pour le faire intelligible. Son livre représente en effet une encyclopédie des découvertes olbiennes. La difficulté de l'entreprise réside du côté illustration. Tout archéologue qui s'intéresse aux recherches d'Olbia s'y est heurté. L'absence des plans d'ensembles à grande échelle, des coupes stratigraphiques, des photos de fouilles, rendent malaisée la tentative de suivre les progrès des recherches. Evidemment cet ouvrage en est aussi marqué (très utils, bien que rapides, les croquis de l'auteur, destinés justement à supléer cette lacune).

Je salue donc l'apparition de cet ouvrage qui, bien que rédigé par quelqu' un qui n'est pas membre de l'équipe olbienne, va rendre service au monde scientifique. Mes réserves portent sur deux questions de structure. La préférence presque absolue donnée aux documents archéologiques (voir aussi p. 7) risque de créer un facheux divorce entre les différentes sources historiques, et cela justement à propos d'une ville comme Olbia, où la contribution de l'épigraphie, par exemple, ne saurait être négligée. En second lieu, je dirais que l'esprit critique de l'auteur a été plutôt indulgeant dans l'utilisation de la bibliographie. Car pour le chercheur étranger il n'est pas aisé de se débrouiller dans le dédale des recherches olbiennes, de valeur inégale — bien que souvent excellentes —, en les situant dans l'ensemble des problèmes concernant cette colonie. Aleksandra Wasowicz aurait pe être un meilleur guide qu'E. Belin de Ballu, ce qu'elle n'a pourtant pas toujours réussi de l'être.

Petre Alexandrescu

ION BERCIU et CONSTANTIN C. PETOLESCU, *Les cultes orientaux dans la Dacie Méridionale* Leiden, E. J. Brill, 1976, 71 pages + XXII pl. + 1 carte

La vie religieuse en Dacia romaine a retenu l'attention d'un grand nombre d'historiens de Roumanie, aussi existe-t-il une abondante bibliographie en rapport avec cette facette de la vie des habitants de la Dacie.

Les auteurs se sont proposé de présenter brièvement, mais de façon néanmoins exhaustive, les monuments appartenant aux cultes orientaux attestés en Dacie méridionale. L'étude comprend deux chapitres : 1. Les Cultes ; 2. Catalo-

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro